

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 70 (1931)

Heft: 12

Artikel: Discours du tambour à l'abbaye de Villars-les-Bioles

Autor: Fridolin

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223838>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

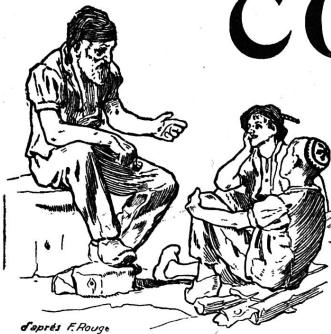
Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
Pré-du-Marché, 7Pour les annonces s'adresser exclusivement à
L'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNEAbonnement { Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.

Compte de chèques postaux II. 1160

Annonces { 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous avisons les abonnés, n'ayant pas encore payé leur abonnement, que le remboursement leur sera présenté fin mars.

Pour éviter des frais de ports inutiles, utilisez notre compte-chèques postaux II. 1160.

VIVE LA GRIPPE !

EST la phrase du jour: « Ah! la grippe, la sale grippe ! » On l'entend partout, dans la rue, dans l'autobus, au théâtre. On en arrive à se persuader qu'on se trouve en face d'une terrible épidémie qui maltraite ou maltraîtera tout le monde. « Ils ne mourraient pas tous, mais tous étaient frappés », comme a dit le fabuliste. Mais laissez-moi vous faire cette confidence: je trouve qu'on exagère un peu les méfaits de cette grippe....

En réalité, tout le monde n'a pas la grippe, mais tout le monde est heureux de faire semblant de l'avoir. Quelques maux de tête, quelques frissons dans le dos, une vague courbature et l'on s'empresse de garder la chambre.

— J'ai la grippe, j'ai besoin de repos, je ne veux voir personne !

Savez-vous bien que si les affaires allaient mieux, il y aurait beaucoup moins de grippe ! Elles vont si mal que chacun est enchanté d'avoir un prétexte à les lâcher pour huit jours et à se mettre la tête sous l'aile, comme l'autruche, pour ne rien voir du marasme ambiant.

C'est si agréable, une grippe ou, plus exactement, une pseudo-grippe par les temps qui courent ! Une bonne chaleur règne dans la chambre alors que, dans la rue, il fait humide et sale. Sous les draps, on bat sa flemme, on ne pense à rien, on se laisse aller. Quelle halte salutaire, à une époque où la vie n'est qu'une fièvre continue !

Et puis, huit jours sans importuns, sans râleurs, connaissez-vous vacances plus complètes ? Le créancier trop pressé s'abstiendra de venir, par peur de la grippe, vous relancer chez vous, et, si vous lui annoncez que votre toute première sortie sera pour lui, il vous répondra par retour :

— Prenez tout le temps de vous guérir, cher monsieur, j'attendrai aussi longtemps qu'il faudra.

De même, l'ancien camarade de collège qui a mal tourné évitera de venir vous « taper », car il a soin de sa santé et craint les microbes. Et les fournisseurs et les quémandeurs, et les placiers, et les gens qui ont une belle petite affaire à vous proposer, tous fuiront votre grippe comme des perdeaux devant le moissonneur.

Voilà pourquoi tant de gens, cette année, ont eu, ont ou auront la grippe. Et tenez, je me sens en ce moment une de ces lourdeurs à la tête...

B.

Il y a trois choses que j'ai toujours aimées, mais auxquelles je n'ai jamais rien compris: la musique, la peinture et les femmes. »

Balzac.

Mot de la fin. — Ce qu'il faut savoir:

Si ta femme est jolie, surveille tes amis.

Si elle est bête, surveille-la.

Si elle est intelligente, surveille-toi.



LA NA

LIÈN nèvessâi, vouâ ie nâ, dèman nèvetrâ pâo-t'itre. Lâ nu ti stâo dzo passâ. On sè dèmande quand vâo s'arretâ de nèvâ. Tot parâi, foudrài pas que nusse pe grand temps.

— Ein a prâo po on iâdzo ! oude-vo per le damon ?

L'è qu'en è tsesâ onna bombardâie. Tsi no, on en avâi tant qu'âo coutset de la fenîtra dâo pâilo derrâ, mûmameint damon de la bornatse de la dzenelhîre. Clliao poûrè dzenelhîre ! L'ant droumâ trâi dzo sein lâo z'arretâ, po cein que sè crayant que l'etâi adî né. Lo pu l'a âoblliâ de tsantâ et se lo valet l'avâi pas dessuvâ, crâio adî que droumetrant oncora.

L'a faliu fêre dâi tsenim et traînâ dâi tronc pertot: po allâ ào catse-borrâ, po portâ à medzâi ai caïon, po fêre bâire lè bête ào bornî, po allâ àao pôtolet, pertot ie vo dio ! Sti an, on pâo ein fêre de la vilhie et Constant dâo Dzorat vâo pouâi ein betâ su sè truffi po ne pas que dzerneyant.

Mâ, quemet lè la moûda, lè retso ein ant mè zu que lè poûro.. Nôutron vesin, on puchéint précaut, ein a zu septante-cinq poûse ; on autre rein que dhî. Vo vâide qu'on n'è pas pî rappet po la nâ dein sti mondo.

N'è pas lo tot que la nâ. Quand l'è que, la faut doutâ dein lè tserrâire, qu'on pouesse sè saillî. Dein dâi couounue que lâi a, ie misant po savâi cô l'arâi l'echute po menâ lo triangle.

Pè Rutacouet, ellia misa sè fasâi ào rabais. L'hussié desâi dinse :

— Po âovri lè tsenim de la couounâ, à diéro l'eimmandzâi-vo ?

S'ein trovâye ion que desâi cinquante francs. Sti coup, nion desâi rein po cein que s'êtant met d'acco quaqua z'on po fêre appliâ einseimbllo et l'avant décidâ de pas sè misâ dessu. N'avant pas volu preindre avoué leu Sami dâo Pèrâ corbo et son bâo, po cein que l'etâi trâo taquenet, jamé prêt. N'arrevâve jamé avoué sa bâta que l'angle triângl ètai quasu reduit.

Adan, po lè mourgâ Sami tré son bruleau de son mor et fâ dinse :

— Po quarante-cinq franc !

Lè z'autro l'ant ètâ tot motset. L'ant remet ein déso on franc et l'ant de :

— Po quarante-quattro franc !

Sami l'a tenu bon : l'a doutâ, doutâ. Lè z'autro assebin pè franc, tant que po fini lè Sami que l'a zu l'echute d'âovri ti lè tsenim de la couounâ po treinta franc.

Tot parâi, quand l'a faliu signâ, lo syndico lâi dit dinse :

— N'è pas lo tot ! Dis-vâi, Sami, rein qu'a voué ton croûto bâo, quemet vâo-to fêre. L'è que ein a dâi tserrâire dein la couounâ ! Po doutâ tota clia nâ, t'arâ de l'ovrâdzo. Quemet vâo-to t'ein terâ ?

— Vu prâo fêre, so repond Sami. Mâ foudrà m'accordâ on termo po dèblliottâ ellia nâ.

— Tant qu'à quand ?

— Tant qu'apri messon ! La Municipalità l'a étâ d'accôo.

Marc à Louis.

Trop parlé nuit... — Un chauffeur au service d'une grande maison de Zurich fut poursuivi pour excès de vitesse.

Les juges, fervents de l'automobilisme eux-mêmes, crurent devoir se montrer indulgents.

— Vous payerez 20 francs d'amende ; êtes-vous content ?

— Oh ! ça n'est égal, ce n'est pas moi qui payerai, c'est mon patron !

En présence de cette personne désinvolte, les juges se fâchèrent. Ils condamnèrent l'inculpé à huit jours de prison, sans sursis ! — Bravo !

CHANTS NATIONALS*LA RAURACIENNE.*

Des bords du Tage à ceux de la Baltique,

Entendez-vous le sinistre beffroi ?

Voyez-vous fuir de leur demeure antique

Ces rois saisis de remords et d'effroi ?

Vous qui veillez au sort de la patrie,

Ah ! détounez l'orage peu lointain.

Ref. : Unissez-vous, fils de la Rauracie, (bis)
Et donnez-vous la main.

Des séducteurs, ennemis de leurs frères,

Ont dit formons deux camps sous deux couleurs;

Mais réponde à ces voix étrangères

Le pays seul fera battre nos coeurs.

De nos aînés déplorons la folie.

Notre étendart n'est Gaulois, ni Germain.

Ref. : Unissez-vous, etc.

Loin de nos rangs celui qui n'est sensible

Qu'au souvenir de Vienne ou de Paris !

Pierre-Pertuis, Refousse et Mont-Terrible,

J'aime à rêver au pied de vos débris.

Vous avez vu la liberté bannie

Cent fois mourir et renaitre soudain.

Ref. : Unissez-vous, etc.

Cueillons gâmem les fruits de nos campagnes,
Versez, Bienvois, le vin de vos côteaux ;
L'indépendance est fille des montagnes.

Pour nos enfants luiront des jours plus beaux.

Sous les drapeaux de la libre Helvétie,

Que d'âge en âge on chante ce refrain.

Ref. : Unissez-vous, etc.

Ce chant patriotique rappelle sans doute un fait important dans l'histoire du Jura bernois. Quel est-il ? Il serait intéressant de savoir quand et par qui le texte et la musique ont été composés. Quelque lecteur du *Conteur* pourrait-il nous renseigner? D'avance nous le remercions.

Rocharnon.

(A mon ami François de la Péronnaz).

DISCOURS DU TAMBOUR A L'ABBAYE**DE VILLARS-LES-BIOLES**

JE voudrais bien avoir la voix du torrent qui roule les cailloux avec fracas en bas les pentes rocheuses de la montagne pour pouvoir vous faire un de ces beaux discours qui montrent bien que le silence est d'argent et que la parole endort !

Ma foi, vous m'excusez: quand on n'a pas tant l'habitude de causer par devant le monde

— et dire qu'il y en a tant qui causent par derrière, — on fait ce qu'on peut : on n'est pas des bœufs !

A présent que j'ai un peu ruminé ce qu'il me faut vous dire, et que vous avez l'air de vouloir m'écouter un moment, je veux tout de suite attaquer le vif de mon sujet en *invitant les allocations* vicieuses, dont il ne faut jamais dépasser l'excès.

Puisque le moment est venu de vous parler de tout, je commencerai par nos gamins, je n'irai pas par quatre chemins : ce qui est juste est juste, un point c'est tout.

Eh bien, moi qui vous cause, je vous dis qu'aujourd'hui on se brigande la moitié trop pour leur z'inculquer tant de cette instruction, qu'ils n'ont rien de plus pressé que de vilipender sitôt dehors de l'école ! Ah ! c'est bien comme disait mon ami Diuste : voyez-vous ces sacrés gamins, on n'en peut plus rien faire façon, tant ils se croient malins. Ils ne rêvent plus que d'aller se royaumer par la capitale, se croyant devenir tout de suite *capitalistes*. Oui, j'en ai connu, de ces déserteurs des campagnes qui restaient dans ces puissantes carrées où il y a des *encenseurs*, mais pas la moindre brique de plan-tage. Ils ont d'abord eu fait de revenir après fortune défaite et plus vite dépités que députés.

Ah oui, c'est bien du temps où on savait encore moucher les gamins et les chandelles qu'il aurait fallu causer, comme ça, d'aller dans ces *banques impopulaires*, ces magasins de *musique en conserve*. Pauvre ami ! ce n'est plus rien tant les chandelles qui avaient été mouchées et remouchées ! Puisqu'on tournait dans un cercle visqueux et qu'il ne resterait bientôt plus personne pour aller gouverner, les vieux seraient d'obligés de tout mettre en rentes *visagères* pendant que la jeunesse vivait comme des coquemplâtres. Alors ça, ça dépasse les bornes de l'*outre-qui-danse*, et puis c'est pas étonnant quand on voit ces groupes de pintes qu'on rencontre à tout bout de champ par ces rues de Lausanne. Les occasions *peloulet* de ces pierres d'achopinements pour ceux qui étaient parti du pied gauche pour suivre le droit chemin, qui ne fait pas tant de ces *décontours*.

Eh bien moi, j'aime encore mieux la grande route, par rapport qu'elle est assez large pour qu'on ne risque pas de verser trop souvent.

En effet de verser, il y a verser et verser : comme disait mon ami François à ce gaillard qui voulait acheter une automobile : « vois-tu, d'abord on vous verse un verre, après on verse un à compte et pour finir, on verse dans le fossé ! »

C'est comme il y en a qui ont le diable pour vouloir tous être dragons ou bien tringlots. Ils croient déjà s'entendre mépriser s'il ne reviennent pas du camp *rapportines*, *brigandines*, *maréchal des jolis*, *sergent-mangeur* ou même *fourrier*. C'est encore ça qui va le mieux pour faire la belle jambe sur l'*Escalade* de Montbenon. Il y en a qui y seraient pour sûr encore si le gardien de la fouille ne leur expliquait pas que les canards ne peuvent rien dormir, tant la lune fait la rate sur les galons !

Savez-vous ce que la marchande de citrons, qui s'y connaît, m'a dit sur le compte des dragons ? Devinez-voir ?

— En élite, ils sont rude fiers, ils vont à cheval.

En *landevert* ils vont plus rien qu'à pied, il faut déjà déchanter.

— Et alors en *languestourme*, que je lui fais, comme ça :

— Ils vont à la Commune, oui bien !...

Mais revenons-voir à nos moutons : moi, je vous dis qu'il y aurait plan d'éviter bien des misères *conjuguables*, si les gens d'au jour d'aujourd'hui ne se croyaient pas tous tant malins ! Ça, c'est mon opinion, bien apprêtée que je vous invite cordialement à partager.

Demande-voir à la mère Gritton, la lessiveuse, si elle a tant été à l'école quand elle était gamine. Il y en a pourtant pas une qui connaît, comme elle, sur le bout du doigt, les Fa-

bles de La Fontaine, où l'on blanchit le linge en noircissant sa voisine !

Eh bien, moi je vous que ce n'est rien que de la *déformation proportionnelle*, allez seulement !

Quelqu'un de célèbre, mais que je n'ai pas connu a dit qu'en toutes choses il fallait considérer la *faim*. Moi, je ne voudrais pas qu'on oublie la *soif*, aussi je termine, parce que je vous ai tout sorti ce que j'avais marqué sur ces quelques bouts de papier.

Et je porte mon toaste à ces braves tireurs. Leurs balles nous montrent le chemin de la ligne droite. Je bois comme ils tirent. Bravo et respect. J'ai dit.

Pour copie conforme : *Fridolin*.

En vitesse. — Moi, mon vieux Marius, ma voisine, elle va si vite que tout le long de la route les arbres ne font qu'une haie.

— Pécière, mon pôvre Olive la mienne elle dévore tellement l'espace que les bornes kilométriques ne font qu'un seul petit mur.

LA NOUVELLE SERVANTE

MADAME Parfilé garde difficilement une servante car elle exige de ses sujets un travail trop ardu, et de nos jours, les servantes, vous savez, n'en mettent pas plus qu'elles ne veulent. La maison est grande, d'un entretien fatigant; la lessive et le repassage du linge leur incombe en surcroît. Enfin, il faut dire que madame Parfilé élève pour son « amusement » des poules et un cochon à l'exemple de ses père et mère dont elle a conscience de garder les bonnes traditions.

Vous imaginez bien que les pauvres ne trouvent, dans cet « amusement » de la patronne, qu'une surcharge de besogne pénible et malodorante.

Voici madame Parfilé dans la jubilation. Songez qu'elle se trouvait depuis plus d'un mois sans servante et qu'on vient de lui en envoyer une.

Cette nouvelle bonne, qui répond au prénom euphonique d'Usmarie, lui arrive, un samedi, en ligne droite du légendaire village de Monbieu dont les habitants, à ce que prétendent de vieilles chroniques, auraient tenté de mettre le soleil dans des sacs... Mais ne nous égarons pas; revenons à nos moutons, je veux dire à madame Parfilé et à son Usmarie.

Le lendemain dimanche, au moment de partir pour le prêche, madame déposa dans le four de son fourneau de cuisine, un cassoton copieusement beurré et garni d'un magnifique filet de porc.

En sortant, elle recommanda à la servante de soigner les poules et de ne pas oublier, surtout, de retourner et d'arroser le porc pendant son absence.

Lorsqu'elle revint de l'église, elle trouva sa cuisine enfumée et une acré odeur de brûlé la suffoqua. Elle se hâta d'aérer en ouvrant la croisée et courut ensuite au fourneau d'où partait le nuage asphyxiant. Le rôti de porc était noir, totalement calciné. De toute évidence, la servante ne s'en était pas occupée.

Elle l'appela sur le ton que vous devinez :

— Usmarie ! Usmarie !

La servante ne répondit point. Sans doute était-elle sortie pour s'occuper des poules. Madame se précipita sur le seuil de la porte qui donnait accès à la cour :

— Usmarie ! Usmarie !

Pour toute réponse, elle perçut un grognement de cochon. Elle se rendit au boatoon.

Tableau !... Usmarie luttait avec l'animal ! Elle l'avait mis sur le dos et lui tenait les pattes en l'air, essayant de le retourner d'un flanc sur l'autre.

— Ah ! Madame, gémit la pauvre fille, il est temps que vous arriviez à mon aide, car la bête est plus forte que moi !

— Malheureuse !... que faites-vous donc ?

— Hé !... je m'efforce de retourner le porc pour l'arroser, ainsi que Madame me l'a recommandé partant pour le prêche.

La maîtresse fut secouée d'un éclat de rire qui lui fit, pour un instant, oublier la perte du filet.

Quelle bonne histoire elle allait pouvoir conter à la prochaine réunion de couture. Elle courut d'abord en faire part à son mari qui en rit un peu moins :

— Si le rôti est brûlé, de quoi allons-nous pouvoir dîner ? s'inquiéta-t-il.

— Mon cher, il faudra bien nous contenter d'un reste de poulet froid et d'une salade.

La servante fut aussitôt chargée de cueillir la laitue et de la laver.

Midi a sonné, poulet et salade sont sur la table.

C'est monsieur qui, d'habitude, assaisonne la salade. Il réclame, à cet effet, le sel, le poivre, l'huile, le vinaigre et le couvert.

— Usmarie, vous avez oublié le couvert à salade.

— Le couvercle à salade ?

— Eh, oui ! le couvert en bois, le service, si vous aimez mieux !

Usmarie ne sait ce que c'est que ce couvert — couvercle, prononce-t-elle — à salade, mais n'en veut rien laisser paraître. Elle fouille les armoires sans succès lorsque, soudain, une idée lumineuse surgit dans son cerveau.

Elle court au petit endroit discret, en ramène le couvercle et le présente à Monsieur en disant :

— C'est-y bien ça que vous voulez ? Je n'en trouve point d'autre en bois dans la maison !

Aimé-Joseph.

Au restaurant. — Un client. — Moi j'aime beaucoup l'automobile.

Un autre client. — Oh ! moi je préfère le cheval, j'adore le cheval !

Le garçon (à part). — Monsieur va être satisfait !

Un vieux chapeau. — Encore un nouveau chapeau, cependant ton vieux était encore en bon état.

— Tu exagères, mon cheri, tu viens de reconnaître toi-même qu'il était vieux.

POUR VIVRE HEUREUX

ES anciens almanachs du bon vieux temps abondaient en doctes prescriptions qui réglaient la santé du corps. On y trouvait aussi, sous forme d'anecdotes ou de proverbes, des avis que devait suivre « l'honnête homme » dans les diverses circonstances de sa vie.

C'étaient, la plupart du temps, des sortes de formulaires moraux, dont la philosophie ne dépassait pas un égoïsme bien entendu. Ils étaient tout de même bons à consulter. Car il faut, pourtant, dans ce bas monde, penser à soi, de temps en temps.

En voici un qui prône la douce médiocrité et le juste milieu chanté par le poète :

Trop de repos nous engourdit.

Trop de fracas nous étourdit.

Trop de froideur est indolence.

Trop d'activité, turbulence.

Trop d'amour trouble la raison.

Trop de remèdes est un poison.

Trop de finesse est artifice.

Trop de rigueur est cruauté.

Trop d'audace, témérité.

Trop d'économie, avarice.

Trop de biens devient un fardeau.

Trop d'honneurs est un esclavage.

Trop de plaisir mène au tombeau.

Trop d'esprit nous porte ombrage.

Trop de confiance nous perd.

Trop de franchise nous dessert.

Trop de bonté devient faiblesse.

Trop de fierté devient hauteur.

Trop de complaisance, bassesse.

Trop de politesse, fadeur.

— Dans le train. — Quel âge a le petit.

— Cinq ans, monsieur.

— Et maman en a trente-cinq.

Vers la cheminée. — Minet est étendu et ronronne. Bébé dit alors à sa mère: — Ecoute Minet qui commence à bouillir.